

Le point impossible

Lecture

Le temps, la mystique et l'acte de dire

Le temps de la prophétie s'est transformé au point de laisser la place au temps où se déploie l'acte de dire. Il nous est possible d'y déceler une dimension mystique. Ne soyons pas étonnés que le centre du texte, là où la « nuée » montre le passage de l'ouverture du ciel (au début) à l'obscurité du midi (au moment de la mort) soit encore le lieu de passage entre l'acte de prophétiser et celui de parler, entre l'acte de Dieu à l'œuvre dans les oracles des prophètes et la dimension mystique des propos échangés dans une société humaine.

Tout le passage central – la voie médiane - d'un bout à l'autre, relativise la parole des prophètes. La parole de Pierre écarte les références à Elie ou à quelque autre prophète (« Tu es le Christ ») . Au terme du passage, Elie et Moïse n'auront pas dit un mot. Le temps de la prophétie aurait-il déjà disparu ? Oui et non. Ne fermons pas les oreilles sur les propos de Jésus qui annonce un avenir aux dimensions mystiques : « En vérité je vous le dis, il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu avec puissance ». La parole est solennelle mais elle annonce déjà ce Royaume de Dieu dont la proximité se laissera deviner dans les paroles de la fin. Le ton est prophétique encore lorsqu'il décrit, juste avant la Transfiguration, un avenir aux dimensions apocalyptiques : « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme aussi rougira de lui quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges » ; un temps mystérieux est indiqué ici ; un temps à venir : les verbes sont au futur. Que pouvons-nous en dire ?

« Qu'il vienne derrière moi ! »

« Le Fils de l'Homme rougira de lui... » L'expression laisse entendre une mise à distance produite par une certaine manière de dire, de prononcer ou d'entendre des paroles (« Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles »). Ces mots sont encadrés dans un discours de Jésus dont la fin ouvre la porte sur un lieu difficile à imaginer que désigne le mot « Gloire » (« Le Fils de l'Homme rougira de lui quand il viendra dans la gloire de son Père »). En revanche le discours commence par une expression corrélée avec le début et le terme de l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir à ma suite ».

« Si quelqu'un veut venir à ma suite... » (8,34) ; l'expression reprend mot pour mot l'annonce de Jean-Baptiste, aux tout-débuts : « Vient derrière moi celui qui est plus puissant que moi ». « A ma suite » et « derrière moi » traduisent la même expression grecque (opissô mou). Dans les deux cas, l'expression désigne un précurseur : celui qui passe devant, un chef de file. La même idée se retrouve aux toutes dernières lignes. Jésus n'est plus quelqu'un qui invite qu'on le suive ; il est réellement celui qui précède : « Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée ».(16,7)

L'invitation à suivre prononcée par Jésus (8,24) est à regarder d'un peu près. Elle suit une injonction formulée dans les mêmes termes, adressée à Pierre : « Derrière moi – opissô mou - Satan ! ». La

mention de l'apôtre, distingué par son nom, renvoie aux dernières paroles (« Allez dire à ses disciples et à Pierre... ») L'évocation du nom de Satan, jetée à la figure de ce dernier comme la pire des injures, renvoie au début du livre, lorsqu'il nous est dit qu'il était au désert « tenté par Satan » (1,13).

Le point impossible

Avouons que nous sommes déconcertés. La même expression désigne un lieu de châtement : « Passe derrière moi Satan » et, juste après, elle ouvre un chemin prometteur : il s'agit en effet, pour celui qui passe derrière Jésus, de « sauver sa vie ». Nous sommes en plein non-sens ou du moins, nous sommes en un lieu où le sens s'abolit. Appelons « point impossible » ce passage indéfinissable où le sens ne peut surgir qu'à condition de disparaître. Il marque à la fois rupture et jonction.

Est-ce un hasard si ce lieu de contradiction traverse un discours qui, pour le moins qu'on puisse dire est, lui aussi, particulièrement paradoxal : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Qui veut en effet sauver sa vie la perdra mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera. Que sert donc à l'homme de gagner l'univers s'il ruine sa propre vie ? Et que peut donner l'homme en échange de sa propre vie ? Car celui qui aura rougi de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme aussi rougira de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges ! »

Que peuvent bien signifier ces oppositions « sauver » et « ruiner », « perdre » et « gagner » ? A coup sûr, elles ne peuvent être comprises sans relation avec le monde de la parole. Dès la première ligne, le mot « Évangile » désigne l'espace où les mots font des discours ou des récits et transmettent des nouvelles. Cette histoire en cours où Jésus, face à des interlocuteurs, prononce des mots dont on peut rougir croise un autre univers ; celui-ci aussi est en rapport avec la parole mais tout autrement que celle qu'on peut lire ou entendre dans nos langues et nos livres humains : « Le Fils de l'Homme viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges. » D'emblée, nous l'avons constaté, le mot « ange » est inséparable du mot « Évangile » et de la communication que celui-ci permet.

A coup sûr également ces oppositions (« sauver » et « ruiner », « perdre » et « gagner ») ne peuvent être comprises sans relation avec le mot « croix » dont la portée se manifesterait dans la scène finale, à « la sixième heure » quand la rotation de la terre et du soleil semblerait s'inverser. A cet instant la relation au Père se manifesterait, non seulement dans le cri d'appel de Jésus rendant le souffle, mais dans la reconnaissance du centurion (« Vraiment cet homme était Fils de Dieu »). Jésus sort du monde, de l'être du monde, du monde tel qu'il est. Cette sortie est présentée non comme plongée dans le néant. Elle manifeste une jonction entre le cri du Galiléen et la parole du romain : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu ». Cette jonction entre sortie hors de l'être et jaillissement de la parole ne serait-il pas l'entrée dans l'univers du Père, sa Gloire ? « Perdre sa vie » reviendrait peut-être à ouvrir les lèvres pour trouver les mots qui disent la vie. « Gagner la vie » serait alors entrer dans le langage. Au monde de l'être serait joint un univers « autrement qu'être », pour parler comme Levinas, celui où l'on parle en vérité.

C'est encore Emmanuel Levinas qui peut nous aider à saisir en quoi ces oppositions (« sauver » / « ruiner », « perdre » / « gagner ») ont affaire avec la parole. Lorsque nous nous parlons, nous

sommes déjà constitués comme des sujets qui, se tournant vers autrui, disent la réalité des objets du monde ou des événements tels qu'ils sont. Avant d'être constitués comme sujets, nous sommes précédés par ce que le philosophe appelle « Le Dire ». Le mot fait entendre, indépendamment des messages échangés, cette sortie de soi vers l'autre à qui l'on parle. Il désigne ainsi le fait de ne pouvoir exister que pour autrui, livré à lui, perdu en lui, otage entre ses mains. J'entre alors dans le langage sans m'engluier dans mon discours mais en répondant à cette sorte de sommation qui me précède et en me livrant tout entier à l'autre. Parler, oui ! Parler mais en m'arrachant à ce que je suis, en sortant de ce qu'on appelle communément mon être ! Parler mais dans « le dés-intéresse-ment ». Lorsque, dans mes discours, je me souviens ainsi de cette vocation qui me précède, je suis témoin de l'infini de Dieu. Si j'obéis à cette vocation qui traverse mes paroles, ma vie se retourne au point de se décentrer : j'obéis à l'ordre de Dieu, que j'en sois conscient ou non.

Nous nous sommes interrogés sur le passage du prophétisme à l'acte de parler que nous avons été amenés à considérer comme mystique. Levinas, pour sa part, affirme : « On peut appeler prophétisme ce retournement où la perception de « l'ordre » coïncide avec la signification de cet ordre faite par celui qui y obéit. » (AE ; p.233). Expression difficile qu'il faut essayer de comprendre. Lorsque je suis tourné vers autrui, quel que soit le contenu des propos que je lui adresse, si ma parole m'arrache à moi-même, si elle est tout entière don de moi, abandon de moi, elle est obéissance à un ordre venu d'un univers autre que celui où les mots signifient et disent ce qui est. Si elle est – selon le jeu de mot de Levinas – « désintéressement », elle est obéissance à un ordre comparable à celui que Jérémie reçoit lorsqu'il lui est dit : « Voici que j'ai mis mes paroles en ta bouche. » (Jer 1,9).

« Le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire » : où est-elle cette gloire ? Nulle part ailleurs que dans le cours de nos entretiens, lorsque nous cessons de nous agripper à nous-mêmes pour n'exister que pour autrui. C'est en ce point que nous conduit l'Évangile, dans la mesure où nous répondons à l'invitation qui est au « point impossible » du texte de Marc : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même ». Dans la mesure où nous répondons, les discours que nous prononçons nous font entrer dans cette société que Jésus désigne comme le « Royaume de Dieu ». Nous pouvons traduire en disant qu'elles font une « société de prophètes ».

Peuple de prophètes : voués à autrui

Les fruits de la lecture

31- Où est l'Eglise ?

« Ah si tu déchirais les cieux et descendais ! » (Is. 63,11). Ainsi s'exprimait le peuple au début de l'Exil, à l'heure où il semblait abandonné de Dieu, avide d'une parole prophétique lui indiquant le chemin du salut. Au retour de l'Exil, tout en annonçant l'épreuve terrifiante que serait le Jour de Jahvé, Joël annonçait un temps où non seulement le ciel se déchirerait mais où l'Esprit serait donné à foison au point que tous seraient prophètes (3,1). Pierre se souvenait de ces paroles, au jour de la Pentecôte, lorsqu'il haranguait le peuple à Jérusalem. Pour avoir vécu l'aventure que rapporte l'Evangile de Marc, pour avoir été témoin du silence de Moïse et d'Elie au jour de la Transfiguration, pour avoir entendu les témoins de la crucifixion rapporter la façon grotesque dont la foule croyait entendre parler d'Elie, Pierre était bien situé pour donner du sens aux paroles de Joël. Recevant la parole des femmes qui, à coup sûr, ont fini par parler lorsqu'elles retrouvèrent leurs esprits, il avait compris que des temps nouveaux étaient arrivés : au milieu de l'histoire des hommes, la parole d'un pêcheur galiléen pouvait véhiculer le mystère de Dieu. Celui-ci n'était plus à chercher dans les hauteurs mais à découvrir mêlé à cette terre comme le grain de blé à l'heure des semailles. « Vos fils et vos filles prophétiseront ! » Parlant aux foules, ce fils de Galilée était bien conscient que ces paroles apportaient la preuve qu'en se référant à Jésus on faisait naître un peuple de prophètes. Le silence de Jésus était comme une façon de donner la parole à tous ceux qui voudraient bien la prendre en son nom. Ainsi naissait l'Eglise.

Si l'Evangile de Marc a raison, si le chemin qui conduit à l'Eglise consiste à marcher à la suite de Jésus, si ce chemin passe par ce point qui semble impossible à définir où gagner est perdre et où perdre c'est gagner, de quel côté faut-il se tourner pour trouver l'Eglise ?

« Avant même de te former au ventre maternel, je t'ai connu ; avant même que tu sois sorti du sein je t'ai consacré ; comme prophète des nations, je t'ai établi. » (Jér. 1,5). La pensée de Levinas nous a aidés à comprendre comment un homme est prophète. L'homme ne tient pas en lui-même ; il mène son humanité à la ruine celui qui ne comprend pas que son existence ne tient que dans la mesure où il s'en arrache pour subsister ailleurs que dans l'être : « dés-intéresse-ment ! ». On ne tient pas en humanité lorsqu'on oublie que, comme le manifeste tout langage, le Dire précède l'être. « Le Dire » : l'expression désigne le fait qu'avant de devenir sujets nous sommes voués à l'autre, liés à lui. Lorsque, nous mouvant dans ce monde tel qu'il « est », nous oublions cette « consécration » qui nous précède nous sommes voués à l'inhumain. En revanche, lorsque la souffrance d'autrui nous colle à la peau, lorsque nous sommes livrés à lui, nous répondons à une sommation dont Dieu est l'auteur et nous devenons littéralement prophètes. Cette manière de penser a éclairé notre intelligence pour comprendre les propos de Jésus en ce point impossible du texte où perdre sa vie c'est la gagner et où gagner c'est perdre.

32- Les cieux sont déchirés !

Sans doute cette lecture nous conduit-elle à rendre hommage aux Eglises d'Amérique latine du siècle dernier qui, au moins depuis 1966, se sont efforcées de vivre à partir de l'intense conscience que vivre en prophète obligeait à consacrer toutes ses énergies à rejoindre les pauvres. Lorsqu'à la Renaissance l'Europe découvrait les Amériques, elle dépossédait les Indiens pour distribuer leurs terres aux conquérants d'alors. Le 20ème siècle héritait de cette situation : l'Amérique latine était et demeure divisée entre de riches propriétaires cultivant d'immenses domaines, exploitant comme main-d'œuvre la foule des pauvres. S'il est vrai qu'être prophète consiste à être conscient d'une vocation qui, pour être dans l'histoire, n'en prend pas moins sa source hors de ce qui existe et dont on peut parler, s'il est vrai que cette vocation originelle nous voue à autrui, il nous faut reconnaître que, pendant quelques années, les Eglises d'Amérique latine furent, en vérité, peuples de prophètes.

Les évêques prenaient conscience que la première urgence, pour les disciples de Jésus, consistait à écouter la voix des plus pauvres et à déceler l'injustice dont ils étaient victimes. Dans une ville de Colombie, à Medellin, la Conférence des Evêques d'Amérique Latine décidait que sa première tâche était de se mettre à l'école des pauvres. « Les pauvres sont nos maîtres », disait déjà Bossuet, à l'époque de Vincent de Paul. « Choix prioritaire des pauvres » : tel était le mot d'ordre de l'Episcopat. Ces paroles n'étaient pas vaines. Se mettaient en place, un peu partout sur ce continent, des « Communautés ecclésiales de base » : la vie chrétienne s'appuyait sur la parole de tous et sur une écoute commune de l'Evangile ; celui-ci n'était plus l'occasion de prononcer des sermons destinés à diffuser la doctrine officielle de la théologie romaine. Elle éclairait la vie des pauvres (« une lampe pour les pas »). Elle redonnait l'espoir, elle ouvrait les chemins de la vie. La vie chrétienne devenait inséparable du souci de la santé, de l'éducation des enfants, de la nourriture et de la liberté. « Libération » : le mot ne vient-il pas de la Bible ? N'est-ce pas à partir des formes que prend la servitude que les intellectuels doivent entendre le message de la Bible et de l'Evangile ? Face à ces questions une théologie nouvelle prenait corps.

33- Le feu sous la cendre

Il était dangereux de vivre en prophète à cette époque de la guerre froide. Des dictatures militaires voyaient d'un mauvais œil ces initiatives de l'Eglise : quiconque s'opposait à leur pouvoir était taxé de marxiste et d'ennemi des USA dont ils étaient les fidèles sujets. « Perdre sa vie » disait Jésus. Les chrétiens du Salvador ont compris la portée de ces mots lorsque mourut leur archevêque. En mars 1980, Monseigneur Romero reçoit une balle en pleine poitrine au cours d'une célébration. La veille, dans une homélie, il s'était adressé à l'armée ; il leur avait rappelé le devoir de désobéir lorsque les ordres qui leur sont donnés font offense à la dignité humaine.

Sans doute sont-ils encore de ce monde les chrétiens que des évêques comme Monseigneur Camara au Brésil ou le Cardinal Arns au Chili ont mis sur ce chemin où, à la suite de Jésus, on ne peut sauver sa vie sans la perdre. Sans doute leur foi continue-t-elle à être agissante mais elle ressemble au feu qui couve sous la cendre ; Rome s'est efforcé d'en étouffer la flamme. Jean-Paul II qui a canonisé tant et tant d'hommes et de femmes, en particulier le Père Escriva Balaguer, le fondateur de l'Opus Dei !

Pourquoi n'a-t-il pas honoré comme un véritable martyr Monseigneur Romero ? Mais rendons grâce à Dieu, le Pape François semble redécouvrir la route des prophètes.

« N'ayez pas peur ! », disait le pape venu de Pologne lorsqu'il s'adressait à l'Eglise de France. Ne succombait-il pas à la tentation contre laquelle il mettait en garde lorsqu'en 1987 il rencontrait au Chili le Général Pinochet ? Certes on y craignait les communistes et l'emprise de l'URSS. Certes, sur les immeubles des rues où passait la voiture pontificale, d'immenses panneaux affichaient le mot d'ordre « Nouvelle Evangélisation ». Etait-ce une raison suffisante pour pactiser avec un dictateur au point de lui donner la communion face aux caméras du monde entier ? Que pouvaient en penser la masse des hommes et des femmes tenus à l'écart de l'Eucharistie parce que la vie les a contraints au divorce ? Ne peut-on penser que Jean-Paul II cédait à la peur des Etats-Unis lorsque, désignant un successeur à Dom Camara, il choisit un homme ayant prêté serment aux armées qui mirent à mort l'Evêque de San Salvador ?

« Ah ! Si tu déchirais les cieux ! Ah si tu descendais ! » Les cieux sont déchirés, le chemin est ouvert. Que chacun, s'il fait confiance à Marc et son Evangile, prenne sa croix et le suive !